

Appunti cultura dei paesi di lingua francese,
Greta Campana

Semaine I

Présentation du cours

L'*Étranger* est publié sous le régime de Vichy.

1940 : projets de Constitution du maréchal Pétain. La naissance de la IVème République se situe après la publication de L'*Étranger*

1946 : Constitution de la IVème République

1954 : début de la guerre d'Algérie, sous la IVème République, qui s'effondre à cause de cette guerre.

1958 : Constitution de la Vème République

1962 : fin de la guerre d'Algérie sous la Vème République

Semaine II

Les constitutions de France : 1940, 1946, 1958

1940 : France occupée et disparition du régime parlementaire.

Art. 18 : « Le Premier ministre, les ministres et secrétaires d'État sont responsables devant le chef de l'État, individuellement dans le cadre de leurs attributions propres, collectivement pour la politique générale du Cabinet ».

1946 : France libérée et retour du Parlement au centre du nouveau régime (voir Titre II « Du parlement » p. 391)

1958 : La Constitution de la IVème République : allusion à la Déclaration de 1789 dans le préambule (p. 425).

Importance nouvelle donnée au président de la République (art. 11, 12, 16).

Les attributions du gouvernement sont aussi très importantes (art. 20, 21, 22, 23).

Pouvoir à deux têtes ou dyarchie : risque permanent des institutions de la Vème République.

Cohabitations de la Vème République :

- 1986-1988 Mitterand – Chirac
- 1993 – 1995 Mitterand – Balladur
- 1997 – 2002 Chirac – Jospin

Les constitutions de France

1

Gouvernement de Vichy → Etat qui a gouverné la part méridionale de la France après l'invasion allemande pendant la IIWW.

Pendant la IIWW, militairement fut neutre, mais pas politiquement, lorsque ce gouvernement dépendait des nazis. Le nom de « Etat français » était contraire à celui de « République française », terminée par l'armistice du 1940. Officiellement Independent, ce gouvernement était un Etat satellite du Troisième Reich.

1940 mis en déroute politique et militaire de la Troisième République (basée sur inviolabilité des confins Nationaux et de la Ligne Maginot). → L'invasion allemande a créé une situation d'émergence → 16 juin 1940 le président de la république Albert Lebrun a nommé le Marechal Pétain président du conseil. → Le 22 juin Pétain a signé l'armistice avec les allemands → nord occupé par les allemands, sud libre et administré par le gouvernement de Vichy.

10 juillet le Parlement a voté pour l'approbation de pleins pouvoirs à Pétain : 569 ont voté oui, 80 contraires, 30 abstenus. → Avec pleins pouvoirs, Pétain a aussi obtenu autorité formelle pour rédiger une nouvelle Constitution → ce droit n'a jamais été exercé. Pétain entre le 1940 e le 1942 a émané 12 actes constitutionnels.

Ces qui ont soutenu le gouvernement de Vichy ont affirmé que la formation du nouvel Etat était à travers une régulière votation des Chambres ; ces qui ne soutiennent pas Pétain (les suiveurs de De Gaulle) affirmaient que la votation a été pendant un moment de confusion publique pour la France.

11 juillet les actes du Parlement donnaient pleins pouvoirs au Marechal Pétain avec le devoir de rédiger une nouvelle constitution, qui a été écrite mais jamais promulguée. Le même jour, un acte constitutionnel a privé de l'autorité le Président de la République en donnant ses pouvoirs au Président du Conseil, Pétain. → Fin de la Troisième République et début de l'Etat français.

En bref Pétain a instauré un nouveau régime soutenu par les mouvements fascistes, nationalistes, monarchistes, antisémites présentes en France.

Le 24 octobre Pétain a officialisé sa collaboration avec les allemands par un entente avec Hitler.

Pendant le même temps, Charles De Gaulle a créé le mouvement « France libre » et voulait continuer la guerre avec les Alliés. Le général dénonçait l'inconstitutionnalité du régime de Pétain, qui avait forcé le Parlement à lui déléguer pleins pouvoirs pour détruire les légitimes institutions républicaines. Jusqu'au 1944 l'Etat français de Pétain était reconnu par la communauté internationale (sauf

l'Angleterre e ses colonies), tandis que De Gaulle avait difficulté à faire affirmer son pensement en France, mais après le Forces Françaises Libres ont pris plus d'importance à niveau politique et militaire.

Aout 1944, après l'invasion des Alliés en France, Laval a donné ses démissions et le même Pétain a été contraint par les allemands à laisser la France.

Le 26 aout 1944 l'armée française du général De Gaulle est entré à Paris libéré déjà par les partisans. Le 23 octobre les Etats Unis et beaucoup d'autres nations ont reconnu le gouvernement de De Gaulle.

Une Assemblée nationale incomplète, affolée et accablée, réunie à Vichy le 10 juillet 1940 vote une dernière révision des lois constitutionnelles de 1875 qui donne tout pouvoir au gouvernement de la République, sous l'autorité et la signature du maréchal Pétain, pour « promulguer par un ou plusieurs actes une nouvelle constitution de l'Etat français ». Cette constitution devra garantir les droits du Travail, de la Famille et de la Patrie ». Elle serait soumise à ratification nationale.

Fut adopté par 569 voix contre 80 avec environ 300 absents. Dès le lendemain, le maréchal Pétain promulguait trois « actes constitutionnels » qui abrogeaient la Constitution de 1875.

Objectif essentiel était de détruire la République et d'effacer l'œuvre de la Révolution. Ils voulaient avant tout renfoncer l'autorité de l'exécutif aux dépens des Assemblées parlementaires.

Du 10 juillet 1940 au 25 aout 1944, le gouvernement de Vichy fut une dictature, exercée d'abord par le chef de l'Etat (Pétain). Cette dictature subit elle-même l'influence de l'Allemagne.

Après la chute de Mussolini et l'armistice italien (3 septembre 1943) beaucoup de républicains modérés insistent auprès du maréchal Pétain pour qu'il rompe avec Laval (vice-président) et promulgue au plus vite la constitution prévue dès le 10 juillet 1940.

Le maréchal avait intention d'annoncer au pays, le 12 novembre 1943, par un discours prononcé à la radio, que la constitution allait être publiée, mais les Allemands s'opposèrent à la diffusion du discours. La constitution fut rédigée, mais représente-t-elle la pensée réelle du maréchal Pétain ? ou n'est-elle qu'un ultime effort pour empêcher les « modérés » de rallier le général de Gaulle ?

2

Dès juin 1940, le général De Gaulle avait proclamé sa volonté de rétablir en France la légalité républicaine. Aussi les organisations de Résistance (hommes de gauche) réfléchirent-elles aux caractéristiques qu'il conviendrait de donner à la nouvelle Constitution.

Il y avait hostilité vers les classes riches. Au point de vue politique, la Résistance semble désirer une Assemblée unique, munie de grands pouvoirs.

Dès 1942, en accord avec les chefs de la Résistance, le général De Gaulle avait admis que le peuple français libéré aurait à choisir un régime nouveau. L'ordonnance d'Alger, du 21 avril 1944, précisa que le peuple français déciderait de ses institutions futures en pleine liberté, et qu'à cet effet, une Assemblée nationale constituante serait convoquée, dès que des élections libres seraient possibles.

Le général De Gaulle, cependant, inclinait personnellement vers un régime présidentiel dans le quel le pouvoir exécutif serait prépondérant.

Dans une conférence de presse le 3 juin 1945, le général expliqua qu'il y avait trois solutions au problème constitutionnel. Première hypothèse c'était d'élire Senat et Chambre séparément puis les réunir à Versailles en un Assemblée nationale qui modifierait ou non la Constitution 1875. Deuxième hypothèse considérer cette constitution morte et procéder à des élections pour une assemblée constituante qui ferait ce qu'elle voudrait. Troisième hypothèse (supporté par de Gaulle) était de consulter le pays sur des termes qui serviraient de base à sa consultation et auxquels ses représentants auraient à se conformer.

Questions du referendum :

- Voulez-vous que l'Assemblée élue ce jour soit constituante ?
- Si oui, approuvez-vous que les pouvoirs publics soient organisés conformément au projet de la loi dont le texte figure au verso de ce bulletin ?

Communistes → oui - non

Socialistes et Parti républicain populaire → oui – oui

Radicaux → non – non

Droite → non – oui

Le 96% a voté oui à la première question → opposés à la résurrection de la troisième république ;

Le 65% a voté oui à la deuxième question → limitations des pouvoirs et de la durée de l'Assemblée constituante.

De Gaulle triomphait sur toute la ligne.

La Constituante se réunit à Paris et pour la première fois des femmes faisaient partie d'une Assemblée nationale.

Les pouvoirs du Président de la République sont réduits → Innovation création du Conseil Supérieur de la magistrature.

C'est la première fois, en France, qu'un referendum aboutissait à un résultat négatif, qui prouvait la maturité politique des citoyens.

Constitution promulguée le 27 octobre 1946.

Au lendemain de la victoire remportée par les peuples libres sur les régimes qui ont tenté d'asservir et de dégrader la personne humaine, le peuple français proclame à nouveau que tout être humain, sans distinction de race, de religion ni de croyance, possède des droits inaliénables et sacrés. Il réaffirme solennellement les droits et libertés de l'homme et du citoyen consacrés par la Déclaration des droits de 1789 et les principes fondamentaux reconnus par les lois de la République.

La quatrième république a été une faible forme de gouvernement parlementaire : en douze ans il y a été 22 gouvernements différents. Le système politique trouvait sa tenue sur le Parti Communiste Français (PCF), la Section française de l'International des Ouvrier (SFIO) et sur le Mouvement Républicaine Populaire, un parti du centre.

Après, avec l'expulsion des communistes et la fin de la collaboration entre les partis de la résistance, il a été créé un pôle politique de centre-gauche, qui avait le but d'exclure les partis le plus extrêmes. Pendant le 1946 Charles De Gaulle déclarait sa volonté de surmonter l'actuel régime parlementaire. Le 1947 il fondait le Regroupement du Peuple Français (RPF), qui voulait surmonter la division traditionnelle entre droite et gauche et réunir les gaullistes.

Constitution 1946 → Parlement à plein régime.

3

La constitution de la Vème République (3 juin et 4 octobre 1958).

Cette constitution a été rédigée et votée dans des formes parfaitement légales. La nouvelle Constitution devait appliquer cinq principes :

- Le suffrage universel doit être la source des pouvoirs législatifs et exécutifs
- Les pouvoirs exécutif et législatif doivent être séparés « de façon que le gouvernement et le Parlement assurent, chacun pour sa part et sous sa responsabilité, la plénitude de leurs attributions »
- Le gouvernement doit être responsable devant le Parlement
- L'autorité judiciaire doit être indépendante « pour être à même d'assurer le respect de libertés essentielles, telles qu'elles sont définies par le préambule de la Constitution de 1946 et par la Déclaration des droits de l'homme (1789), à laquelle elle se réfère »
- La Constitution doit permettre d'organiser les rapports de la République avec les peuples qui lui sont associés.

De Gaulle songeait à l'élection à suffrage universel du Président de la République. Il se préoccupait aussi des pouvoirs du président, qui devait librement nommer le Premier Ministre, exercer son arbitrage sans contresigne ministériel, disposer de pouvoirs exceptionnels en cas de crise grave.

La Constitution fut promulguée le 4 octobre 1958 et publiée au Journal Officiel du 5.

Le général De Gaulle fut élu président de la République le 21 décembre et prit officiellement ses fonctions le 8 janvier 1959. Il désigna pour premier ministre M. Michel Debré.

Les priorités accordées aux différents pouvoirs sont différentes en 1946 et 1958 : en 1946 le Parlement venait en tête, puis le Conseil économique, puis seulement le président de la République et le Conseil de ministres. La Constitution de 1958 traite d'abord du président de la République, puis du gouvernement, ensuite seulement du Parlement.

La Constitution de 1958 donne au président de la République un rôle plus important que dans les Constitutions de 1875 et de 1946. Toutefois, le général De Gaulle a écarté nettement tout régime présidentiel. Le régime reste parlementaire, mais plus proche des régimes présidentiels américains que du parlementarisme « orléaniste ».

Pouvoirs nouveaux du président de la République. D'abord celui de recourir au référendum sans contresigne ministériel.

Historie en bref :

Cinquième république française → après approbation septième constitution républicaine de France du 5 octobre 1958 et encore valide.

La cause qui a conduit à la naissance de la Vème République a été la crise d'Algérie.

Le roman, instrument de réflexion sur la condition humaine

Pendant longtemps, le roman a été ignoré ou relégué au rang de genre secondaire.

Le mot *roman* : le sens moderne est établi au XVIIème siècle. Sens péjoratif au XVIIIème siècle : roman signifie fables, inventions vaines, mensonges.

Roman et morale :

XVIIème – XVIIIème siècles : le roman est condamné au nom de la morale chrétienne, le roman corrompt les mœurs.

Les dangers du roman : « Il faut des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus » (Rousseau, préface de *La Nouvelle Héloïse*, 1761) ; « Jamais fille chaste n'a lu de roman » (Rousseau, préface de *La Nouvelle Héloïse*, 1761).

XIX^{ème} siècle : l'exemple célèbre du procès de *Madame Bovary* → Gustave Flaubert accusé d'immoralité. Procès de *Madame Bovary* en 1857 (Second Empire). Chef d'accusation : « délits d'outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs » (p. 681) ; « passions sensuelles », « esprit de licence et de débauche » / littérature « chaste et pure » (p. 683).

Le Ministère Public souligne le « réalisme vulgaire et souvent choquant » (p. 683) de certains passages du roman. Flaubert est acquitté. Avec Flaubert, le combat pour la légitimation du roman est fini.

Malgré l'hostilité de la culture, le roman prend conscience de lui-même et s'affirme comme le plus puissant de tous les genres. Déjà à partir du XVIII^{ème} siècle le roman connaît une fortune extraordinaire. Les tirages (stampe) ne cessent d'augmenter : 100.000 exemplaires pour certains romans de Zola, plusieurs millions pour les best-sellers actuels.

Le XIX^{ème} siècle est le siècle du roman, qui devient pendant ce siècle un instrument de connaissance et de dénonciation.

Quelques exemples :

- Honoré de Balzac : le roman permet de connaître les mœurs de la nouvelle société issue de la Révolution ;
- Gustave Flaubert, *Madame Bovary* (1856) : le roman analyse la condition de la femme et explore la dimension du quotidien ;
- Victor Hugo, *Les Misérables* (1862) : le roman dénonce les conditions d'existence des classes populaires ;
- Emile Zola invente la figure de l'écrivain engagé. A preuve, l'affaire Dreyfus : le roman s'impose en raison de sa liberté et de sa souplesse.

Le roman est un genre en perpétuel devenir et est un genre essentiellement démocratique : le romancier écrit sur n'importe quel sujet.

Le roman est situé au confluent de tous les genres. Il reprend les thèmes et les procédés de la tragédie, de la comédie, de la recherche philosophique. Le roman utilise toutes les techniques et tous les registres : la description, la narration, l'essai, le monologue. Le roman est fable, histoire, chronique, épopée.

Mégalomanie du romancier : « Nous autres romanciers, nous sommes les juges d'instruction des hommes et de leurs passions » (Zola, *Le Roman expérimental*, 1880, p. 54-55). Le romancier est psychologue, sociologue, historien, philosophe, économiste, statisticien.

XXème siècle : crise du roman.

Le roman de Camus est le résultat de cette crise.

XXème siècle : l'ère du soupçon s'ouvre dans le domaine du roman. Méfiance qui touche tous les aspects traditionnels du genre romanesque.

Au XXème siècle les conventions réalistes du siècle précédent ne sont plus viables. On s'en prend à la description et à la description et à la psychologie des personnages. On s'en prend à l'usage de la troisième personne.

On critique le romancier qui se prend pour Dieu (modèle balzacien).

Le roman n'est plus considéré comme un instrument de connaissance.

Le roman commence à être conçu comme un lieu de réflexion.

18/03/2020

Slides settimana I: contesto politico della Francia tra 1940 e 1958.

Albert Camus scrive nel mezzo della crisi del romanzo. *L'étranger* (1942) ne è simbolo.

1. Vie de Camus et les aspects principaux : maladie et
2. Journalisme (reportage sur la Kabylie)
3. Vision de l'Algérie à cheval entre production journalistique et production littéraire. Deux côtes de l'Algérie : l'Algérie de la Colonisation et l'Algérie miotique.

Biographie

1913 Albert Camus est né à Mondovi (Algérie orientale, pas loin de la Tunisie). Alors l'Algérie est une colonie de peuplement avec 752.043 musulmans et 4.740.552 musulmans (?).

Le père de Camus descend de petits colons français arrivés dès le début de la colonisation (XIX siècle) ; sa mère est une femme analphabète, presque sourde.

1914 Mort du père dans la bataille de la Marne. Sa mère émigre de Mondovi à Alger, dans le quartier industriel et populaire de Belcourt.

Camus sera élevé par sa mère et par sa grand-mère.

1924 Camus entre au lycée d'Alger dans un quartier riche grâce à une bourse scolaire.

Ses passions étaient le football et le théâtre : « je n'ai vraiment été sincère et enthousiaste qu'au temps où je faisais du sport, et, au régiment, quand je jouais dans les pièces que nous représentions pour notre plaisir [...] Maintenant encore, les matches du dimanche, dans un stade plein à craquer, et le théâtre, que j'ai aimé avec une passion sans égale, sont les seuls endroits du monde où je me sente **innocent** ». Dans l'œuvre de Camus l'innocence est une thématique centrale.

Camus aime le foot parce que le foot mêle les classes sociales.

1930, premières atteintes de la tuberculose : repos forcé → Camus sent sa révolte.

« Accepter la vie, la prendre telle qu'elle est ? Stupide. Le moyen de faire autrement ? » « Accepter la condition humaine ? Je crois qu'au contraire la révolte est dans la nature humaine. [...]. Accepter ou se révolter, c'est se mettre en face de la vie. » (Écrit de jeunesse, 1933)

Camus croit qu'il n'échappera jamais à la maladie : « Qu'on ne s'y trompe pas : la douleur est là. Impossible de tergiverser. Peut-être, au fond de nous, la partie essentielle de la vie. » (Écrit de jeunesse, 1933).

1933-1936 : études de philosophie à la Faculté d'Alger.

1936 : Camus décide de devenir professeur agrégé de philosophie, mais la maladie brise sa carrière. Pauvre, Camus a besoin de travailler.

1937 : il est recruté à l'Institut physique du globe d'Alger comme assistant en météorologie.

1938 : il accepte l'emploi de reporter que lui offre Pascal Pia, fondateur du journal *Alger républicain*. Camus journaliste cherche le *sens* sous les *faits* → Journalisme ou littérature ? Journalisme à temps plein.

1939 : Camus se transforme en grand reporter pour raconter la Kabylie, la région située dans le nord de l'Algérie, à l'est d'Alger. Le reportage comprend onze articles publiés dans le quotidien *Alger républicain* du 5 au 15 juin 1939. Ces articles font état du dénouement, de la famine et de l'inculture de toute une province. Le peuple kabyle vit avec trois siècles de retard. Camus n'attribue pas à la colonisation tous les malheurs de la Kabylie. Camus étudie les salaires, l'habitat, l'enseignement, l'usure, l'artisanat. Il pose la question de la justice et de la colonisation, mais il n'imagine pas une indépendance algérienne. Camus mêle statistiques et choses vues. Ses articles sont un témoignage bourré de faits et de chiffres. Il faut souligner la grande **objectivité** de Camus. Sa méthode de travail fonde sur les faits. Son but est de permettre au lecteur de mieux connaître la réalité sociale, culturelle, matérielle de cette région algérienne.

Extraits significatifs :

1. « La misère ici n'est pas une formule ni un thème de méditation. Elle est. » (Article intitulé « Le Dénuement », 6 juin)
2. Salaires « insultants », « régime d'esclavage », « l'ouvrier travaille de 10 à 12 heures pour un salaire moyen de 6 à 10 francs » (article intitulé « Les Salaires », 8 juin)
3. « Ce pays manque d'écoles » « 900.000 enfants indigènes [...] se trouvent aujourd'hui sans école » (article intitulé « L'Enseignement », 11 juin)
4. « Barrière artificielle qui sépare l'enseignement européen de l'enseignement indigène » (article intitulé « L'Enseignement », 11 juin)
5. « Si l'on veut vraiment d'une assimilation, et que ce peuple si digne soit français, il ne faut pas commencer par le séparer des Français » (« L'Enseignement », 11 juin)
6. « C'est à nous de faire tomber les murs qui nous séparent » (article intitulé « L'Enseignement », 11 juin)
7. « Extension des droits politiques aux indigènes » (article intitulé « L'avenir politique », 13 juin)
8. « Liquidation du chômage » (article intitulé « L'avenir économique et social », 14 juin)
9. « Un régime qui sépare l'Algérie de la France fait le malheur de notre pays. Et le jour où les intérêts seront confondus, on peut être sûr que les cœurs et les esprits ne tarderont pas à l'être » (article intitulé « L'avenir économique et social », 14 juin).

Camus revendique la qualité et l'objectivité de son travail : « Ce n'est pas pour un parti que ceci est écrit, mais pour des hommes » (« Conclusion », 15 juin).

Thème dominant : le déracinement de l'Arabe dans sa propre patrie.

Le journalisme est pour Camus une expérience qui se prolonge.

1942 : Camus prend la rédaction en chef de *Combat*, journal clandestin de la résistance (qui devient quotidien d'information générale après 1944). Avec ce journal, il devient un journaliste célèbre. L'Algérie hante Camus. Articles sur l'Algérie parus dans *Combat* en mai 1945. Camus rend compte des mutations politiques qui se sont produites depuis la guerre. La politique assimilationniste est entrée en crise, les nationalistes veulent une constitution et un parlement. Camus invite le lecteur à ne pas être victime des clichés sur le peuple arabe :

« Sur le plan politique, je voudrais rappeler aussi que le peuple arabe existe. Je veux dire par là qu'il n'est pas cette foule anonyme et misérable, où l'Occidental ne voit rien à respecter ni à défendre » (article intitulé « Crise en Algérie », 13-14 mai) ».

A partir de 1954 le climat politique et militaire en Algérie pourrit.

En novembre 1954 commence le conflit franco-algérien.

Camus condamne la violence mais il n'accepte pas l'idée d'une indépendance de l'Algérie. L'Algérie fait partie de la République française une et indivisible (voir la Constitution du 4 novembre 1848, art. 109). On voit que Camus a du mal à imaginer et accepter une séparation de l'Algérie, cette difficulté à accepter l'indépendance tient aussi à des facteurs historiques et culturels très précise. Dans l'article 109 de la Constitution du 4 novembre 1848 l'Algérie est définie comme faisant partie du territoire français, donc pas une colonie séparée du territoire français. Elle appartient à la république. Ça explique la difficulté de Camus à accepter que l'Algérie se sépare de la France. Le rêve « d'une disparition subite de la France est puéril » (« Lettre à un militant algérien », *Communauté algérienne*, 1^{er} octobre 1955).

« Mais, inversement, il n'y a pas de raisons non plus pour que neuf millions d'Arabes vivent sur leur terre comme des hommes oubliés » (« Lettre à un militant algérien », *Communauté algérienne*, 1^{er} octobre 1955).

« Le rêve d'une masse arabe annulée à jamais, silencieuse et asservie, est lui aussi délirant » (« Lettre à un militant algérien », *Communauté algérienne*, 1^{er} octobre 1955).

1957 : la guerre d'Algérie se prolonge sur la rive gauche et devient le grand débat.

Camus souhaite que l'on proclame la fin du statut colonial.

Il faut préserver les libertés des deux peuples (cadre fédéral).

Camus se refuse à soutenir un des deux peuples d'Algérie au détriment de la cause de l'autre.

Coexistence dans l'égalité des droits : deux peuples dans une nation et un état de droit multiracial.

« Français, je ne puis m'engager dans les maquis arabes. Français d'Algérie [...] je ne puis approuver le terrorisme civil qui frappe d'ailleurs beaucoup plus les civils arabes que les français » (Lettre à Stephen Spender, 18 avril 1957).

Mais pour Camus l'Algérie n'est pas seulement synonyme de misère, colonisation, nationalisme, violence, guerre. Il existe aussi une Algérie mythique, placée sous un double signe : le soleil et la mer.

La mer : fusion, jouissance (voir, dans *L'étranger*, les deux scènes où Mersault nage avec Marie Cardone, I, II, 34 ; I, IV, 58).

Le soleil : lucidité (voir, dans *L'étranger*, l'enterrement de la mère, le meurtre de l'Arabe et le procès, I, I, 29 ; I, VI, 89 ; II, III, 127).

Camus représente sa terre natale comme un lieu de volupté, d'identification à l'instant présent.

L'exemple de *Noces* (1939) : quatre essais sur l'Algérie.

L'été à Alger (troisième essai) : « Ce pays est sans leçons. Il ne promet ni ne fait entrevoir. Il se contente de donner, mais à profusion. Il est tout entier livré aux yeux et on le connaît dès l'instant où

l'on en jouit. Ses plaisirs n'ont pas de remède, et ses joies restent sans espoir. Ce qu'il exige, ce sont des âmes clairvoyantes, c'est-à-dire sans consolation. Il demande qu'on fasse un acte de lucidité comme on fait un acte de foi ». Ce qui est important dans ce texte est l'image d'une autre Algérie. Ici Camus représente son pays natal comme un lieu de jouissance, plaisir dans le présent. Un lieu où tout est fait pour que la sensibilité de l'homme puisse en jouir.

L'été à Alger (troisième essai) : « Singulier pays qui donne à l'homme qu'il nourrit à la fois sa splendeur et sa misère ! La richesse sensuelle dont un homme sensible de ces pays est pourvu, il n'est pas étonnant qu'elle coïncide avec le dénuement le plus extrême. [...]. Comment s'étonner alors si le visage de ce pays, je ne l'aime jamais plus qu'au milieu de ses hommes les plus pauvres ? ».

L'été à Alger (troisième essai) : « Les hommes trouvent ici pendant toute leur jeunesse une vie à la mesure de leur beauté. Et puis après, c'est la descente et l'oubli. Ils ont misé sur la chair, mais ils savaient qu'ils devaient perdre ».

L'exemple de *L'été* (1954), recueil d'essais sur l'Algérie écrits à des époques différents.

À propos de la ville d'Oran :

« Magnifique anarchie humaine », « permanence d'une mer toujours égale », « bouleversante odeur de vie » (*Le Minotaure*, premier essai, 1939).

« Comment s'attendrir sur une ville où rien ne sollicite l'esprit, où la laideur même est anonyme, où le passé est réduit à rien ? Le vide, l'ennui, un ciel indifférent, quelles sont les séductions de ces lieux ? C'est sans doute la solitude et, peut-être, la créature. » (*Le Minotaure*, premier essai, 1939).

Cours 23-24-25 Mars

Analyse du mythe de Sisyphe

Il s'agit d'un essai où Camus réfléchit autour de la question de l'absurde de la condition humaine.

1940 : Camus s'installe à Paris.

1942 : publication de *L'étranger* en juin et du *Mythe de Sisyphe* en octobre. Les deux constituent deux formes de la même substance, deux manières différentes mais complémentaires de réfléchir sur l'absurde. Le premier est un roman, le deuxième c'est un essai. Il existe une parentèle évidente entre les deux œuvres.

Le mythe de Sisyphe (1942)

Le titre de l'essai fait référence au héros de la mythologie grecque, Sisyphe. Selon le mythe, Sisyphe fut condamné par les dieux à rouler éternellement au sommet d'une montagne un rocher qui retombait sans cesse.



Titien, *Sisyphe*,

1548-1549

237x216 cm

Musée du Prado, Madrid

Homère cite Sisyphe dans *Iliade*, VI, comme le « plus habile des hommes » ; il évoque son supplice dans *Odyssée*, XI.

L'essai de Camus comprend quatre parties :

- 1) Un raisonnement absurde
- 2) L'homme absurde
- 3) La création absurde
- 4) Le mythe de Sisyphe

Épigraphe placée par Camus en tête de l'essai : « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible » (Pindare, Vème siècle av. J.C.) troisième ode pythique. Le sens de ces vers est : il ne faut pas aspirer à l'immortalité, il faut agir le plus possible. Dans cette épigraphe on comprend la perspective générale dans laquelle se place l'œuvre : la perspective antimétaphysique. Invite le lecteur à s'investir dans la dimension de l'action. Le texte de l'essai livre le même message sous une forme plus articulée.

Quelques extraits :

- 1) « Ce monde en lui-même n'est pas raisonnable [...]. Mais ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus

profond de l'homme. L'absurde dépend autant de l'homme que du monde » Ce que je sais, c'est ma nostalgie « d'unité » et le « chaos », le « hasard », l'« anarchie » du monde ; « je ne puis les concilier » Le monde n'est pas absurde, ce qui est absurde, c'est l'écart entre l'irrationnel qui l'habite et le désir de clarté qui est au fond du cœur humain.»

Dans cet extrait c'est déjà possible de définir l'absurde. Camus le définit comme le divorce entre le désir de l'homme de clarté et irrationnel qui habite le monde. Ce n'est pas le monde ou l'homme qui sont absurde mais la dissonance qui s'établit entre le désir humaine qui va vers la rationalité et l'anarchie qui règne dans le monde.

2) « Il est utile de noter [...] que l'absurde, pris jusqu'ici comme conclusion, est considéré dans cet essai comme un point de départ » (texte liminaire)

L'essai n'est qu'une préface, la description du point zéro. Découvrir la vérité de l'absurde n'est pas une fin mais un commencement : ce qui est intéressant, ce sont les règles d'action qu'on tire de cette vérité.

L'essai cherche à fonder des règles de vie. Comment vivre ? C'est la question que pose Camus à travers l'écriture de cet essai. L'attention avec laquelle Camus écrit ce mythe de Sisyphe ce n'est pas philosophique. Il a plus de l'attention à développer des réflexions autour de l'absurde pour induire des règles de conduite pour l'homme : fonder une nouvelle éthique humaine à partir d'une réflexion sur l'absurde.

La réponse est à chercher dans ce passage : « Il s'agissait précédemment de savoir si la vie devait avoir un sens pour être vécue. Il apparaît ici au contraire qu'elle sera d'autant mieux vécue qu'elle n'aura pas de sens » → vivre équivaut à faire vivre l'absurde. Faire vivre l'absurde équivaut à ne pas croire en la raison. La vie a un sens dans la mesure où l'homme décide d'assumer pleinement la responsabilité d'une existence originellement dénuée de signification. Selon Camus faire vivre l'absurde c'est accepter la non-signification de l'existence. L'absence de raison, absence d'explication sont ici fondamentales.

Camus opère une critique du rationalisme et met au cœur de sa réflexion des thèmes tel que la contradiction, l'angoisse, l'impuissance.

3) L'absurde suppose « l'absence totale d'espoir ». L'espoir est selon Camus ce qui crée l'illusion chez l'homme. Il ne faut pas espérer parce que signifie attendre un changement et une amélioration. Il faut accepter au contraire le trésor de l'existence et ne pas essayer de fuir ou s'échapper de l'illusion de l'espoir. « Tout ce qui fait travailler et s'agiter l'homme utilise l'espoir ». « L'une des seules positions philosophiques cohérentes, c'est ainsi la révolte. [...]. Elle n'est pas aspiration, elle est sans espoir ». Se révolter signifie renoncer à l'espoir. Camus tente de définir une pensée délivrée de l'espoir métaphysique. Désintéressé pour Dieu ; vision

humaniste ; Dieu n'existe pas, absence du désir de Dieu ; le monde est sans raison, aucune volonté ne l'anime : ce qui reste, c'est l'Absurde.

- Au contact de Nietzsche, dont il lit, très jeune, la plupart des œuvres, Camus accentue sa défiance à l'égard du moral chrétienne. Nietzsche proclame la non-finalité du monde, le rejet de la morale chrétienne et l'avènement d'un nihilisme actif. « *Dieu est mort !* », « ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espairs supraterrrestres ! » (Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1883-1885, préface) ; *Le crépuscule des idoles* (1888), chapitre intitulé « La raison dans la philosophie », paragraphe 5 : le moi, la volonté, la raison, ce ne sont que des mots, que du langage ; *L'Antéchrist* (1895), paragraphe 15 : La religion chrétienne construit un monde de pures fictions (Dieu, âme, péché, grâce, jugement universel, vie éternelle...) ;

Ce monde de pures fictions créé par la religion falsifie la réalité. Pour l'auteur du *Mythe de Sisyphe*, les religions ne sont pas une solution au mal. Refus de toute assistance surnaturelle. Affrontement lucide du mal (de la mort, de la souffrance).

- 4) « L'expérience absurde s'éloigne du suicide » cette nouvelle morale que Camus est en train d'élaborer dans le mythe de Sisyphe exclut la religion parce que les religions sont une manière de fuir et s'échapper, ne pas faire face aux contradictions qui marquent l'existence humaine. Du même le suicide s'agit d'une hypothèse non viable, refusée par Camus et présentée comme une négation de l'expérience de l'absurde. « À sa manière, le suicide résout l'absurde. [...]. Mais je sais que, pour se maintenir, l'absurde ne peut se résoudre. Il échappe au suicide, dans la mesure où il est en même temps conscience et refus de la mort. »

1936-1937 : Camus a été frôlé par la tentation du suicide. Le suicide est-il une solution au mal ? Non, le suicide est le contraire de la révolte. Camus refuse les tentations de sortir de l'absurde soit par le recours au divin soit par le suicide.

- 5) « Si l'absurde annihile toutes mes chances de liberté éternelle, il me tend et exalte au contraire ma liberté d'action. Cette privation d'espoir et d'avenir signifie un accroissement dans la disponibilité de l'homme » ; « la croyance à l'absurde revient à remplacer la qualité des expériences par la quantité », « ce qui compte n'est pas de vivre le mieux mais de vivre le plus » ; « l'absurde enseigne que toutes les expériences sont indifférentes et [...] il pousse vers la plus grande quantité d'expériences » ; « l'homme absurde multiplie [...] ce qu'il ne peut unifier ». Que peut faire l'homme dans son existence ? Peut se consacrer à multiplier ses expériences : cette morale a au centre le concept de quantité et de la multiplication de l'expérience.

A partir d'une philosophie de la non-signification du monde, Camus finit par lui trouver un sens et une profondeur. Chez l'homme absurde, la morale de la quantité se substitue à la morale de la qualité, il

veut accumuler et varier les expériences. C'est la pars costruens de l'analyse camusienne, l'optimisme malgré le pessimisme métaphysique.

- 6) « La joie absurde par excellence, c'est la création. » L'art permet à l'homme de cultiver sa conscience de l'absurde.
- 7) L'œuvre d'art «ne cédera pas à la tentation de surajouter au décrit un sens plus profond qu'elle sait illégitime. » L'art ne cherche pas à s'expliquer.
- 8) « Mais je voudrais parler ici d'une œuvre où la tentation d'expliquer demeure la plus grande, où l'illusion se propose d'elle-même, où la conclusion est presque immanquable. Je veux dire la création romanesque » ; « Les grands romanciers sont des romanciers philosophes », ils ont fait le choix « d'écrire en images plutôt qu'en raisonnements » ; « la création romanesque peut offrir la même ambiguïté que certaines philosophies » ; « Une œuvre absurde [...] ne fournit pas de réponse ». Camus n'a pas eu l'intention de donner une réponse en écrivant ses œuvres mais il a toujours eu le propos de soulever de question, proposer de problèmes. On verra à quel point l'étranger est un roman qui multiplie les questions sans donner de réponses. L'absurde impose au romancier de surmonter la tentation d'expliquer, le désir de conclure. L'homme absurde reste en-deçà de toute solution.
- 9) On comprend pourquoi l'histoire exemplaire de Sisyphe fournit son titre au livre entier. Qui est Sisyphe ? Voici les mots de Camus : « Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids [...]. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir ». Sisyphe, « le travailleur inutile des enfers » ; « Son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie, lui ont valu ce supplice indicible » ; « Sisyphe, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa misérable condition : c'est à elle qu'il pense pendant sa descente » ; « De même, l'homme absurde, quand il contemple son tourment, fait taire toutes les idoles ».

Tout dans l'aventure de Sisyphe se prête à illustrer la tension de l'absurde : le supplice effrayant, la cruauté d'un châtement fondé sur la répétition et la stérilité, la conscience lucide du damné.

- 10) « Il faut imaginer Sisyphe heureux » C'est la dernière phrase de l'essai : bonheur et absurde sont inséparables, joie silencieuse de Sisyphe, son destin lui appartient. Cette dernière phrase peut paraître paradoxale : il a été condamné, donc on a du mal à l'imaginer heureux. On l'imagine très souffrant. Mais son bonheur vient du fait que Sisyphe incarne pleinement l'homme absurde : l'acceptation de la substance du désordre, de non-signification de l'existence humaine mais il incarne aussi la capacité de l'homme à accepter lucidement son existence absurde, donc il y a un certain bonheur, un côté positif dans cette morale, qui au

début pouvait paraître entièrement négatif. Il a réussi à fonder une nouvelle morale humaine qui s'incarne dans le personnage de la mythologie grecque.

01/04/2020

Document qui décrit une certaine architecture de la société.

Constitution 1958 importance donnée au Président de la République, institué dans le 1948.

Coexistence entre deux pouvoirs également forts : pouvoir exécutif et législatif.

Camus il n'est pas un philosophe, il est un écrivain, homme de théâtre.

Le roman est la forme littéraire plus fortement contesté, il a eu difficulté à s'installer. Le genre romanesque a du mal à s'affirmer.

Roman de Rousseau : Nouvelle Eloïse.

Roman est adapté aux corrompus. Pense à Madame Bovary, elle est une grande lectrice de romans.

Flaubert a été accusé d'immoralité. Ce qui est intéressant est que ce roman qui met au centre cette femme normande → immoralité veut dire une femme qui trompe son mari, qui outrage la moral publique et religieuse.

Autres exemples car on comprend Camus et l'étranger si on a une idée de cette qui est l'évolution du roman.

XX siècle on assiste à une crise du roman : tout est contesté. Le roman n'a plus raison d'être. On conteste la psychologie des personnages et toutes ses caractéristiques.

Figure de Camus.

Important à ne pas oublier c'est la maladie de Camus. La tuberculose a influencé l'auteur et ses comportements.

Pourquoi intituler l'œuvre « mythe de Sisyphe » ? C'est une décision postérieure → le mythe illustre en manière parfaite le but de cette œuvre.

Cours 30-31-1 Mars- Avril

L'Étranger

(On analyse la Peste avant)

Avant d'aborder l'analyse de *L'Étranger* il importe de rappeler un élément qui permet d'avoir une idée plus précise du parcours littéraire et intellectuel de Camus.

Après *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Étranger*, Camus opère un dépassement de l'absurde au nom d'une morale de l'action collective. Cette morale est développée dans le roman intitulé *La Peste*.

La Peste (1947) est le deuxième roman de Camus et son premier grand roman de l'immédiate après-guerre. Le roman reprend un thème littéraire traité par d'autres grands auteurs, de Sophocle à Boccace. L'action se déroule à Oran (Algérie) en 1947. L'argument est simple : dans les années 194., la ville d'Oran est la proie d'une épidémie de peste, dont le roman retrace l'apparition, l'apogée, puis le déclin.

Voici ce que l'auteur écrit dans une de ses lettres : « *On peut lire La Peste de trois façons différentes. Elle est à la fois le récit d'une épidémie, le symbole de l'occupation nazie (et d'ailleurs la préfiguration de tout régime totalitaire quel qu'il soit) et en troisième lieu l'illustration concrète d'un problème métaphysique, celui du mal* » (lettre à Mme Albert Rioux, 14 janvier 1948)

La Peste présente en effet des visages distincts et complémentaires :

- 1) Il est la chronique d'une épidémie imaginaire
- 2) Il est une allégorie politique et historique
- 3) Il est une représentation de la condition humaine

Mais un point surtout doit être souligné :

Dans le mythe de Sisyphe Camus est centré sur la révolte solitaire de Sisyphe qui comprend le mal de l'existence et qui accepte la non-signification de l'existence → posture individualiste et morale individuelle → élargissement de la perspective à une idée centrée sur la solidarité. Le mal existe toujours : épidémie, nazi-fascisme, existence toute courte, la souffrance la mort → lutte collective. C'est par la participation, par la solidarité que l'homme peut faire face à la condition humaine. Donc la révolte solitaire de Sisyphe contre l'absurde n'est plus envisagée comme une solution possible.

Le roman affirme la nécessité de la lutte collective contre le mal, considéré sous ses diverses faces.

Le roman propose une morale de la solidarité humaine.

« *Après tout, aucun lecteur [...] n'aura l'idée de contester que, s'il y a évolution de l'Étranger à la Peste, elle s'est faite dans le sens de la solidarité et de la participation* » ("Révolte et servitude", lettre aux *Temps modernes*, 30 juin 1952)

Sens de la solidarité, mais d'une solidarité sans Dieu → ouvrage est un ouvrage antichrétien.

Narration impersonnelle, écriture comme témoignage.

Voici ce que Camus écrit dans le préambule de son roman : « *Ces faits paraîtront bien naturels à certains et, à d'autres, invraisemblables au contraire. Mais, après tout, un chroniqueur ne peut tenir compte de ces contradictions.* »

« *Sa tâche est seulement de dire : "Ceci est arrivé", lorsqu'il sait que ceci est, en effet, arrivé, que ceci a intéressé la vie de tout un peuple, et qu'il y a donc de milliers de témoins qui estimeront dans leur cœur la vérité de ce qu'il dit* » (Paris, Gallimard, 1947, p. 16)

Ce qui est important est de souligner la figure du romancier, l'extrême objectivité de Camus et l'idée que cette expérience tragique intéresse tout un peuple, la tragédie, le mal n'intéressent pas seulement un individu mais une collectivité.

L'Etranger (1942)

Premier roman de Camus, publié en pleine guerre, très novateur, devenu une référence littéraire. Ouvre fraîche, qui intéresse, vivant, vitale → « Et pourtant *L'Étranger* est encore une œuvre fraîche » (Roland Barthes, "*L'Étranger*, roman solaire", *Club*, avril 1954) : est-ce que l'Etranger est encore un ouvre fraîche en 2020 ?

Ce roman se situe bien avant l'indépendance de l'Algérie (1962). Mersault est le narrateur de sa propre histoire ; son récit comprend deux parties.

Dans la première partie, avec l'apparence d'un total détachement, sa vie quotidienne à Alger, depuis l'annonce de la mort de sa mère jusqu'au meurtre qu'il est amené à commettre.

Dans la seconde partie, le ton de la narration est moins neutre ; emprisonné, Mersault apprend à se souvenir ; son procès est une caricature ; il est condamné à la peine capitale ; dans le dernier chapitre il crie sa révolte contre la condition humaine.

Le titre : il suggère l'idée d'un personnage différent, en marge de la société et exilé dans le monde. Il fait référence à un petit poème en prose de Baudelaire : « L'Etranger » 1862 (Le Spleen de Paris, 1869).

Voici le texte baudelairien : « Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ? – Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère. -Tes amis ? – Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu. -Ta patrie ? – J'ignore sous quelle latitude elle est située. – La beauté ? - - Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle. – L'or ? – Je le

hais comme vous haïssez Dieu. -Eh ! Qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ? – J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages ! »

Etranger ça veut dire difficile à classer et le personnage de ce poème en prose est en effet un étranger au sens d'un personnage inclassable, il est éloigné, étranger à sa famille, à ses amis, à sa patrie, un personnage à tout effet énigmatique.

Deux observations sur ce petit poème :

- 1) Il exprime le sentiment d'être étranger au monde, un sentiment de solitude ;
- 2) Il exprime l'altérité, la malédiction de l'étranger.

Éléments pour une discussion :

L'histoire : elle est absente du roman

Le protagoniste. Identité peu définie : Mersault n'a pas un état civil complet (absence de prénom). Kamel Daoud joue dans son roman avec le nom de Mersault : « Que veut dire Mersault ? 'Meurt seul' ? 'Meurt sot' ? 'Ne meurs jamais' ? » (*Mersault, contre-enquête*, p. 16). Dans son roman Daoud cite explicitement ou implicitement le texte de Camus. Cette question est légitime, c'est une joue qui fait allusion à l'identité de Mersault. Mersault est avant tout un **être naturel**, sensible, proche de son corps, de la terre et de la mer. Il est confiné dans sa sensibilité immédiate, il sera toujours représenté surtout dans la première partie comme un homme sensible. Chez lui, le désir sexuel ne fait jamais place au sentiment. **Absence d'émotion** : la mort de sa mère ne semble pas l'affecter. **Absence d'intériorité**, aucune introspection psychologique ou sentimentale. L'étranger inaugure une nouvelle manière d'écrire un roman, les personnages traditionnels, dotés d'intériorité, sont désormais partie du passé. Le personnage de Mersault est l'emblème du renouvellement littéraire, il ne semble pas avoir une psychologie. C'est facile d'observer les actes de Mersault mais c'est difficile de comprendre la motivation de ses actes.

Indifférence, passivité : « Ça m'est égal » est sa phrase clé (voir p. 49, 54). Il ne prend pas part à sa propre vie, son histoire ne le concerne pas. Dans la seconde partie du roman (II, I, p. 99 et suivantes), Mersault ne prend pas au sérieux ce qui lui arrive.

Volonté de vérité : il refuse avec violence le secours de la religion. On assiste à un changement de la tonalité narrative. Dans la première partie c'est objectif, dans la seconde partie il semble être mené par une volonté puissante d'attester une vérité humaine tout à fait et éloigné de la religion. Scène intéressante où le personnage refuse de manière violente le secours et la consolation de la religion conformément à la morale exposée dans le mythe de Sisyphe. Mersault est un être **inoffensif**, son crime est un accident. Le meurtre de l'Arabe à la fin de la première partie (I, VI, p. 95) est commis

sans raison apparente. Il commet un crime gratuit et devient un assassin ; son acte renvoie à l'absurdité de la condition humaine.

La forme le texte se présente, à la fois, comme un récit subjectif (à la première personne, proche du journal) et comme un récit objectif. « *L'Étranger* [...], sous la forme d'un récit à la première personne, est un exercice d'objectivité et de détachement, comme, après tout, son titre l'indique » (Camus, "Révolte et servitude", *Les Temps modernes*, 30 juin 1952). Récit subjectif dans la première partie (17 jours) ; récit rétrospectif dans la seconde partie (durée imprécise, plus d'un an). Roland Barthes (critique littéraire et sémiologue français) a mis en évidence la modernité de l'écriture de Camus.

Voici ce que Barthes (1915-1980) écrit sur le style de *L'Étranger* : « Dans ce même effort de dégagement du langage littéraire, voici une autre solution : créer une écriture blanche [...] une écriture innocente. Il s'agit de dépasser ici la Littérature en se confinant à une sorte de langue basique, également éloignée des langages vivants et du langage littéraire proprement dit. » « Cette parole transparente, inaugurée par *L'Étranger* de Camus, accomplit un style de l'absence qui est presque une absence idéale du style ; l'écriture se réduit alors à une sorte de mode négatif dans lequel les caractères sociaux ou mythiques d'un langage s'abolissent au profit d'un état neutre et inerte de la forme ; la pensée garde ainsi toute sa responsabilité, sans se recouvrir d'un engagement accessoire de la forme dans une Histoire qui ne lui appartient pas » (*Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953, p. 59-60)

Une remarque à propos de cette citation : la parole de *L'Étranger* donne lieu à une écriture blanche, neutre, impassible, transparente, non-littéraire.

Modernité de l'écriture : Camus comprend que le secret de l'art est de « dire moins ». Phrases laconiques, asyndétiques (absence de liaison), simplicité du lexique, minimalisme narratif du protagoniste. Mersault essaie de faire oublier son intervention de narrateur. Le narrateur de *Mersault, contre-enquête* (voir chap. X, p. 110) définit dans des termes analogues le style de *L'Étranger* → Daoud utilise le même style de Camus. Obstination à ne relever que les détails concrets, refus de l'analyse. Chercher à analyser les phénomènes mais il n'a pas de motivations à rechercher, tout est à la surface. Le roman appartient à une littérature qui se contente d'enregistrer le réel ; langage de pure notation ; le texte ne laisse filtrer aucune valeur. Absence du passé simple (appartient au passé historique, est lié au roman traditionnel comme Balzac, Flaubert), perçu comme trop littéraire et associé à la culture bourgeoise. → Emploi du passé composé. Le passé simple organise le sens des événements. Le passé simple inscrit les actions dans une chaîne cause-conséquence. Le passé composé produit l'impression d'actes morcelés, sans relation causale ou chronologique.

L'Etranger → le rôle de l'Algérie dans l'univers fictionnel de *L'Etranger*. Ceci n'est pas un roman su l'Algérie, c'est plutôt un roman algérois.

C'est le quartier de Belcourt (Alger) que la première partie du roman met en scène. Les Algériens qui entourent Mersault sont des « pieds noirs » d'origine modeste. Pied-noir : européen d'Algérie ; l'appellation est née au début du XXe siècle.

Camus, écrivant son roman, se souvient de son pays natal, le texte est nourri de choses vues et entendues à Alger ou à Oran.

L'Algérie n'est donc pas un simple décor : le paysage urbain et naturelle renvoie à l'Algérie de Camus e donc à un paysage connu, vécu par le romancier. Il ne s'agit par d'un simple décor, apparence, mais il s'agit d'une Algérie vécue et concrète.

Le rôle de l'Algérie coloniale : peut-on faire une lecture politique du roman ? oui, en commençant par observer le rapport qui existe entre la communauté française et la communauté arabe. De ce point de vue, le roman présente une asymétrie très marquée dans le dispositif de représentation mis en place par l'écrivain. Le texte ne s'agit pas seulement de représenter l'absurde. On peut observer un phénomène intéressant dans la représentation de Mersault et de l'Arabe tué sur la plage. Il y a une nette asymétrie entre les deux : le premier apparait comme une réalité dotée d'une identité, le second apparait comme une réalité sans réalité, sans identité → mettre en relief cette asymétrie très nette.

Dans las première partie, les Arabes apparaissent comme des êtres sans noms. Cette absence d'identité de l'indigène masque-t-elle un racisme inavoué.

La seconde partie propose le mythe d'une justice impartiale qui n'hésite pas à condamner à mort un Européen coupable du meurtre d'un Arabe. Cette condamnation peut-elle être lue comme l'indice d'une mauvaise conscience coloniale ?

Problème de l'identité.

Daoud dénonce dans son roman l'asymétrie qui détermine les relations de Mersault à l'Arabe. Le protagoniste de Camus a un nom, l'Arabe n'a pas de nom → l'Arabe est la victime mais on lui refuse la dignité du nom. Dans le roman de Daoud, l'Arabe sans nom de l'Etranger n'est autre que le frère aîné du narrateur. Voici ce que le narrateur du roman de Daoud dit à propos de son frère et de Mersault (qui l'a assassiné) : « Moi aussi j'ai lu sa version des faits. Comme toi et des millions d'autres. Dès le début, on comprenait tout : lui, il avait un nom d'homme, mon frère celui d'un accident » (*Mersault, contre-enquête*, p. 13).

Il faut ajouter qu'il n'est jamais question au cours du procès de l'Arabe que Mersault a tué sur la plage, Mersault n'en parle pas. L'Arabe semble être un figurant abstrait dont le rôle est de déclencher le drame et de transformer le narrateur en meurtrier.

Le thème de la justice : L'Étranger est aussi l'histoire d'un procès. Il est utile de rappeler que Camus a suivi, pour le compte d'Alger Républicain (à partir de 1938), plusieurs procès importants ; il assurait la chronique des tribunaux. La justice comme mise en scène.

Dans la première partie du roman les personnages portent des noms : Marie, Céleste, Raymond, Salamano...

Dans la seconde partie (procès), il n'y a plus que de personnages anonymes, des rôles : « avocat » (p. 99), « magistrat instructeur » (p. 102), « juge d'instruction » (p. 103), « greffier » (p. 104), « gardien-chef » (p. 121), « jurés » (p. 129), « procureur » (p. 131), « juges » (p. 132), « président » (p. 132), « avocat général » (p. 139), « aumônier » (p. 165).

Le monde de la justice est une société théâtrale (Robert Champigny). Camus critique le discours de la justice.

La seconde partie du roman comprend les fausses interprétations données par la société à la conduite de Mersault. Mersault n'est pas condamné à cause de son meurtre mais parce qu'il est étranger, il présente des aspects non conventionnels en rupture avec la société.

Le thème de la culpabilité. Qui est coupable ? De quoi est-on coupable ? Sans avoir encore rien à se reprocher, Mersault se sent déjà dans la position d'un accusé :

« Ce n'est pas ma faute » (I, I, p. 9) ; « J'ai eu un moment l'impression ridicule qu'ils étaient là pour me juger » (I, I, p. 19) ; « De toute façon on est toujours un peu fautif » (I, II, p. 35).

Mersault- Camus se sent coupable, il se place en posture d'accusé. Savoir pourquoi il se pose comme ça. S'agit-il d'une culpabilité historique liée au colonialisme ou liée à la condition humaine ? Absurdité du fonctionnement de l'appareil judiciaire mais aussi question de la culpabilité qui court à travers tout le roman.

L'absurde et son climat. Une fois achevée la première version du roman, Camus écrit à Francine Faure, sa seconde épouse (30 avril 1940) : « J'ai ce manuscrit devant moi et je pense à ce qu'il m'a coûté d'effort et de volonté – combien il a fallu lui être présent, sacrifier d'autres pensées, d'autres désirs pour rester dans son climat ». Ici *climat* signifie *sentiment de l'absurde*. *L'Étranger* « nous plonge sans commentaires dans le “climat” de l'absurde » (J.-P. Sartre, « Explication de *L'Étranger*, 245).

Alors que *Le Mythe de Sisyphe* nous donne la notion de l'absurde, *L'Étranger* nous inspire le sentiment de l'absurde. Cette différence entre la notion et le sentiment de l'absurde est d'une importance capitale.

Lecture du chap. I

L'analyse de ce chapitre permet d'identifier plusieurs points à discuter :

- 1) Être ou Faire ? Le livre de Camus « dépeint un homme [...] tel qu'un autre pourrait le voir » (M. Blanchot, *Faux pas*, 1943, p. 249). « C'est le héros lui-même qui se dépeint et se raconte en nous livrant ses gestes, sa conduite, sa manière de faire et non sa manière d'être » (M. Blanchot, *Faux pas*, 1943, p. 249). Mme Blanchot met en évidence un aspect fondamentale : Mersault n'est jamais décrit comme intériorité, on ne connaît rien de ses sentiments, de ses intentions ou émotions. Il est toujours vu de l'extérieur.
- 2) La question du rapport au temps (passé, avenir). « Chaque phrase est un présent » (J.-P. Sartre, « Explication de *L'Étranger*, p. 6) → représentation du temps et la relation que Mersault entretient avec le temps, il est toujours au présent et il vit dans une temporalité discontinue.
- 3) Le thème de l'amour filial. « Maman » (p. 9) : Mersault « désigne toujours sa mère du mot tendre et enfantin de “maman” » (J.-P. Sartre, « Explication de *L'Étranger*, p. 4), mais pour Mersault l'amour n'existe pas. Auprès du cadavre de sa mère : distractions, appétits, somnolence, égoïsme, lâcheté : il invente une nouvelle forme de sensibilité, ainsi on peut expliquer son comportement auprès la mort de sa mère. « Il ne pense pas beaucoup à sa mère, mais c'est qu'à la vérité il ne pense pas » (M. Blanchot, *Faux pas*, 1943, p. 250). « Son mode profond de sensibilité, c'est de ne pas sentir » (M. Blanchot, *Faux pas*, 1943, p. 251). Mersault assistant à l'enterrement de sa mère est comme une statue vivante : « tout sentiment ou pensée quelconque semble avoir été, comme par un coup de baguette magique, radicalement supprimé » (N. Sarraute, *L'ère du soupçon*, 1950), sa conscience est « bien nettoyée », il vit dans un « état d'anesthésie » (*L'ère du soupçon*, 1950).
- 4) Le « soleil » et sa portée symbolique : « Le soleil était monté un plus dans le ciel » (p. 23) ; « Le ciel était déjà plein de soleil » (p. 26) ; « Autour de moi c'était toujours la même campagne lumineuse gorgée de soleil » (p. 28-29) : Mersault est un homme soumis au soleil ; enterrement, plage : deux épisodes dominés par la présence du soleil-destin. Le soleil est tout : chaleur, lucidité, puissance, folie, arme. Le soleil appartient à l'Algérie mais aussi au système de représentation symbolique du roman → il domine l'héro dans son action et son crime.
- 5) La représentation du paysage natal. La transformation du paysage se résume dans ces deux termes : « inhumain », « déprimant » (p. 27). Camus transforme le paysage natal, lieu de la

familiarité, en la métaphore de l'*étrangeté* → L'Algérie, la civilisation méditerranéenne devient inhumaine, menace. Pendant l'enterrement il regarde la campagne (p. 27).

Cours 15 Avril 2020

Chronologie du roman :

-jeudi : mort de maman Mersault

-vendredi : enterrement

-samedi : journée à la mer avec Marie Cardona

-dimanche : journée à l'appartement

Samedi : Mersault décide d'aller se baigner ; il rencontre Marie Cardona à la plage ; Mersault et Marie vont au cinéma ; ils passent la nuit ensemble (voir p. 34-35).

Mots-clés : « j'ai effleuré ses seins », « je sentais le ventre de Marie battre doucement » (p. 34) ; « elle riait toujours », « deuil », « cinéma », « elle a encore ri », « un film avec Fernandel » (p. 35) ; « sa jambe contre la mienne. Je lui caressais les seins », « je l'ai embrassée, mais mal », « elle est venue chez moi » (p. 35). Deux éléments à souligner dans cette séquence :

- 1) L'érotisme apporté par le personnage de Marie
- 2) La coexistence entre le deuil et le rire

Selon le critique français Maurice Blanchot (1907-2003), le roman de Camus présente « la succession la plus naturelle, la plus proche d'une suite insignifiante de faits » (*Faux pas*, Paris, Gallimard, 1943, p. 250). Il insiste sur un concept très simple, disparition de la notion du sujet. Blanchot n'en parle comme un roman où tout est vu dehors, rien n'est vu dedans.

On se demande ce que ces faits expriment. Une intériorité ? Une pensée ? Un sentiment ? En réalité le texte témoigne d'un rapport ambigu entre « ce qui se passe au-dedans » et « ce qui se manifeste au dehors » (*Faux pas*, Paris, Gallimard, 1943, p. 249) ; Rapport ambigu entre ce que Mersault pense/sent et ses « actes » (*Faux pas*, Paris, Gallimard, 1943, p. 249).

Dimanche matin : Mersault reste au lit et fume des cigarettes

Dimanche après-midi et soir : il regarde la rue depuis son balcon

Mots-clés : « c'était dimanche », « J'ai fumé ensuite des cigarettes », « je me suis ennuyé un peu et j'ai erré dans l'appartement » (p. 36) « je me suis mis au balcon », « faubourg », « familles », « jeunes gens » (p. 37), « rue [...] déserte », « boutiquiers », « chats », « marchand de tabac », « petit café »

(p. 38), « fenêtre » (p. 38), « stade » (p. 39) « un film d'aventures » (40), « il n'y avait rien de changé (p. 41).

Trois observations à propos de cette longue séquence :

- 1) Le narrateur met au centre du récit l'inaction de Mersault
- 2) Le détachement du personnage est clairement exprimé
- 3) L'aventure est une expérience hors de portée, rien ne semble pouvoir changer la vie de Mersault.

Cours 20-21-22 Avril

Evoquons, à travers quelques mots-clés, l'action qui se déroule dans le roman (chapitres III-VI).

I, III lecture :

« Aujourd'hui j'ai beaucoup travaillé [...] le chien a gémi sourdement » (p. 43-56).

Lundi, Mersault retourne à son travail et à son restaurant habituel et agit comme si la mort de sa mère était une affaire classée, « une affaire terminée » (p. 43).

Mots-clés : « je me sentais content » (p. 45) : Mersault exprime un sentiment.

Le soir, il rencontre le vieux Salamano et son chien.

Mots-clés : « Salamano » (p. 45), « Depuis huit ans, ils n'ont pas changé leur itinéraire » (p.46), « c'est ainsi tous les jours », « il y a huit ans que cela dure » (p.46). Ensuite son voisin Raymond Sintès, qui a une réputation de proxénète, l'invite à manger et lui raconte comment il s'est battu avec le frère de sa maîtresse. « Il s'appelle Raymond Sintès » (p. 47), « une bagarre avec un type » (p. 48), « la figure en sang » (p. 49), « j'ai connu une dame », « ma maîtresse », « frère de cette femme » (p. 50). Sintès soupçonne sa maîtresse de le tromper, il désire se venger et demande à Meursault d'écrire une lettre pour lui.

Mots-clés : « tromperie » (p. 50), « je l'ai tapée », « il l'avait battue jusqu'au sang » (p. 51), « je ne l'ai pas assez punie » (p. 52), « il voulait la punir » (p. 52), « je comprenais qu'il veuille la punir » (p. 53) « lui écrire une lettre » (p. 53), « je l'ai écrite un peu au hasard », « parce que je n'avais pas de raison de ne pas le contenter » (p. 54).

La vengeance : composant essentielle du roman romantique (Conte de Montecristo de Dumas).

I, IV Lecture :

« J'ai bien travaillé toute la semaine [...] et je me suis couché sans diner » (p. 57-66). Une semaine est passée et Mersault va souvent à la plage avec Marie.

Mots-clés : « J'ai eu très envie d'elle », « seins durs » (p. 57), « sa bouche contre la mienne », « nos corps bruns » (p. 58) : franchise, impudeur du récit (voir aussi p. 34). « Elle m'a demandé si je l'aimais », « cela ne voulait rien dire », « il me semblait que non » (p. 59) : non-sens de l'amour (voir Sartre, p. 3).

Mersault et Marie sont témoins d'une dispute entre Sintès et sa maîtresse ; intervention d'un agent ; Sintès demande à Meursault de lui servir de témoin.

Mots-clés : « une voix aiguë de femme » (p. 59), « Raymond frappait toujours » (p. 60), « aller chercher un agent », « je n'aimais pas les agents » (p. 60), « convoqué au commissariat » (p. 61), « Il m'a dit qu'il fallait que je lui serve de témoin » (p. 62), « J'ai accepté de lui servir de témoin » (p. 63).

« Il voulait ensuite aller au bordel, mais j'ai dit non parce que je n'aime pas ça » (p. 63): cas d'infraction à la règle de l'objectivité.

« Il me disait combien il était content d'avoir réussi à punir sa maîtresse. Je le trouvais très gentil avec moi et j'ai pensé que c'était un bon moment » (p. 63) : complicité de Mersault ? Mysoginie de Mersault ?

En sortant, Mersault et Sintès rencontrent le vieux Salamano qui a perdu son chien ; le soir, entendant Salamano pleurer, Mersault se met à penser à sa mère.

Mots-clés : « J'ai compris qu'il pleurait » (p. 65) : les larmes du vieux Salamano, « Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à maman » (p. 65-66) : on peut remarquer ici le peu d'intimité que Mersault a avec lui-même.

« Raymond m'a téléphoné [...] toujours que c'est le mien » (p. 67-76).

I, V Lecture :

On est au mois d'août et Sintès invite Meursault et Marie à passer le dimanche dans la cabane en bois d'un ami sur la plage.

Mots-clés : « la journée de dimanche dans un cabanon, près d'Alger » (p. 67).

Le patron de Meursault lui propose un poste à Paris, qu'il décline → mots-clés : « projet », « vivre à Paris », « changement de vie », « on ne changeait jamais de vie » (p. 68) « toutes se valaient » (p. 68) : toutes les expériences sont équivalentes, éthique de la quantité (voir *Le Mythe de Sisyphe*), « je

n'avais pas d'ambition » (p. 69): l'ambition est un des thèmes majeurs du roman au XIXe siècle (voir le personnage de Julien Sorel chez Stendhal ou celui de Rastignac chez Balzac).

Paris est omniprésente dans la littérature française, mais ici on se contente d'une évocation plutôt rapide → « C'est sale », « pigeons », « cours noires », « les gens ont la peau blanche » (p. 70): c'est l'image que le héros donne de Paris.

Marie propose à Mersault de se marier, mais cela lui est égal : « si je voulais me marier avec elle », « cela m'était égal », « si je l'aimais », « cela ne signifiait rien », « je ne l'aimais pas », « cela n'avait aucune importance », « nous pouvions nous marier » (p. 69) : le mot aimer n'a pas de sens, le sentiment est quelque chose d'abstrait, il n'y a que des impressions discontinues (voir Sartre, p. 3).

Mots-clés : « le mariage était une chose grave. J'ai répondu : "Non" » (p. 69-70) : le mariage n'a rien de solennel ; « venant d'une autre femme » (p. 70), « tu ne veux pas savoir ce que j'ai à faire ? » (p.71): Mersault n'est pas jaloux; la jalousie, l'amour inquiet sont des thèmes majeurs du roman (Zola, Proust), mais ici ils n'ont pas droit de cité. « Elle a murmuré que j'étais bizarre, qu'elle m'aimait sans doute à cause de cela » (p. 70) : Marie tient à Mersault parce qu'il est étrange (voir Sartre, p. 2).

Chez Céleste, Mersault remarque une bizarre petite femme → mots-clés : « une bizarre petite femme », « gestes saccadés » (p. 71), « les mêmes gestes précis d'automate » (p. 72), « J'ai pensé qu'elle était bizarre » (p. 73) : récit analytique et humoristique (voir p. 26 : description de Thomas Pérez).

Mersault rentre chez lui ; Salamano l'aborde et lui annonce la perte définitive de son chien. Mots-clés : « son chien était perdu » (p. 73), « sa vraie maladie, c'était la vieillesse » (p. 75). Salamano lui dévoile qu'il était mal jugé dans le quartier pour avoir mis sa mère dans un centre de retraités. Mots-clés : « maman » (p. 75) : encore une fois Mersault utilise le terme affectif de « maman » (voir p. 27 ; voir Sartre, p. 4) « on m'avait mal jugé » (p. 75 : l'Étranger vu par les autres. « L'asile m'avait paru une chose naturelle » (p. 75) : le centre du livre, c'est l'entrée de la mère à l'asile ; « j'ai senti les écailles de sa peau » (p. 76) : seul le concret compte.

I, VI Lecture :

« Le dimanche, j'ai eu de la peine [...] je frappais sur la porte du malheur » (p. 77-95). Le dimanche, Meursault, Marie et Sintès partent en autobus pour la banlieue d'Alger et sont suivis par un groupe d'Arabes ; Masson, l'ami de Sintès et sa femme les accueillent dans leur cabane sur la plage.

Mots-clés : « dimanche », « tout à fait vide » (p. 77). Flux amorphe de la réalité vécue, recomposition de cette réalité par le discours (voir Sartre, p. 4) « le jour, déjà plein de soleil, m'a frappé comme une

gifle » (p. 77) « un groupe d'Arabes », « des Arabes qui en voulaient à Raymond », « les Arabes ne nous suivaient pas », « ils regardaient avec la même indifférence » (p. 79).

Meresault réalise qu'il pourrait vraiment se marier avec Marie → mots-clés : « Pour la première fois peut-être, j'ai pensé vraiment que j'allais me marier » (p. 81) « Nous nous sentions d'accord dans nos gestes et dans notre contentement » (p. 82) « le soleil me faisait du bien » (p. 82) « les deux chaleurs de son corps et du soleil m'ont un peu endormi » (p. 83) « J'ai senti ses jambes autour des miennes et je l'ai désirée » (p. 84).

Masson, Sintès et Mersault partent après le déjeuner pour marcher et rencontrent les Arabes près d'une source d'eau, alors que le soleil est insoutenable ; l'un d'eux, armé d'un couteau, blesse Sintès. Mots-clés : « Le soleil », « d'aplomb sur le sable », « son éclat sur la mer était insoutenable », « chaleur de pierre qui montait du sol » (p. 85) « Je ne pensais à rien », « endormi par ce soleil sur la tête nue » (p. 85) « deux Arabes en bleu de chauffe », « Les Arabes avançaient » (p. 86) « Le sable surchauffé » (p. 86) « coup de tête », « figure en sang », « couteau », « Raymond avait le bras ouvert » (p. 87) « il se sont enfuis très vite, pendant que nous restions cloués sous le soleil » (p. 87-88).

Un peu plus tard, Sintès et Meursault retournent voir les Arabes et Sintès les défie avec son révolver, qu'il confiera plus tard à Meursault → mots-clés : « Le soleil était maintenant écrasant », « nos deux Arabes », « il n'y a plus eu que le soleil et ce silence » (p. 89) « Quand Raymond m'a donné son revolver, le soleil a glissé dessus » (p. 90) « entre la mer, le sable et le soleil », « tirer ou ne pas tirer » (p. 91).

Sintès et Meursault retournent à la cabane, mais Meursault, armé et brûlant de chaleur, décide de retourner encore une fois près de la source ; les émanations de chaleur brouillent sa vision et le mènent alors aux Arabes → mots-clés : « la tête retentissante de soleil », « pluie aveuglante qui tombait du ciel », « éclatement rouge », « mon front se gonfler sur le soleil » (p. 91) « triompher du soleil », « halo aveuglant par la lumière et la poussière de mer », « envie de fuir le soleil », « sans y penser » (p. 92) « le même soleil, la même lumière » (p. 93).

Se sentant menacé et avec sa vision déformée, il sort le revolver et tue l'un des Arabes d'une balle, puis tire quatre autres coups sur son corps inerte → mots-clés : « Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi » (p. 93). « Brûlure du soleil », « C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman », « À cause de cette brûlure », « cymbales du soleil » (p. 94) « pour laisser pleuvoir du feu », « Tout mon être », « détruit l'équilibre du jour », « encore quatre fois sur un corps inerte », « porte du malheur » (p. 95).

La logique de l'action (surtout dans le chapitre VI) est difficile à cerner ; rien n'est vraiment éclairci, expliqué, prouvé, justifié (voir Sartre, p. 2).

Cours 27-28-29 Avril

L'Etranger II partie

N'est pas plus la quotidienneté de Mersault au centre mais la machine de la justice.

II, I Mersault est arrêté ; il subit plusieurs interrogatoires ; le juge d'instruction le sermonne et lui parle de Dieu. Il est interrogé par le juge (p. 99-100), par son avocat (p. 100-103), de nouveau par le juge (p. 103-109).

Lecture : « Tout de suite après mon arrestation [...] entre les mains des gendarmes » (p. 99-111)

Mots-clés : « je ne l'ai pas pris au sérieux », « dans les livres », « cela m'a paru un jeu » (p. 100) : la justice comme comédie et comme fiction ; « mes besoins physiques dérangeaient souvent mes sentiments » (p. 102) : Mersault précise l'ordre des priorités. « Non, parce que c'est faux » (p. 102). Mersault « refuse de mentir. [...] C'est ce que nous faisons tous, tous les jours pour simplifier la vie. Mersault [...] ne veut pas simplifier la vie [...] et aussitôt la société se sent menacée » (Camus, préface à l'édition américaine, 8 janvier 1955).

Mots-clés : « cette histoire n'avait pas de rapport avec mon affaire » (p. 103) : quel est le véritable crime de Mersault? (Voir p. 148) ; « j'étais comme tout le monde, absolument comme tout le monde » (p. 103) : Mersault à la fois coupable et homme ordinaire.

II partie du roman : Camus critique la machine de la justice et cette critique se traduit en le doute entre l'identification du crime et l'identité du coupable.

Mots-clés : « Mais je ne comprenais pas bien comment les qualités d'un homme ordinaire pouvaient devenir des charges écrasantes contre un coupable » (II, IV, p. 154) ; « Il y a des choses, a-t-il ajouté, qui m'échappent dans votre geste » (p. 104) : le « point obscur » (p. 107) dans la confession de Mersault : « Pourquoi avez-vous attendu [...] », « Pourquoi, pourquoi avez-vous tiré [...] », « Pourquoi ? Il faut que vous me le disiez » (p. 106).

« Je n'ai rien répondu », « je n'ai pas su répondre », « je me taisais toujours » (p. 106) : placé en face de l'inexplicable, le juge d'instruction fait appel à Dieu. Le juge interroge Mersault et il ne répond pas → c'est ainsi la divinité venait comblait le vide laissé par la non-explication de Mersault.

Mots-clés : « avec l'aide de Dieu », (p. 105), « un crucifix d'argent » (p. 106), « lui croyait en Dieu », « il agitait son crucifix » (p. 107), « si je croyais en Dieu », « tous les hommes croyaient en Dieu », « le Christ sous mes yeux », « je suis chrétien » (p. 108), « Il ne m'a plus parlé de Dieu », « monsieur l'Antéchrist » (p. 111 : la question de la transcendance (et de son absence)).

Mersault entre en prison ; les premiers temps sont difficiles à supporter, mais il se résigne vite en se réfugiant dans le souvenir et le sommeil ; il reçoit une seule visite de Marie au parloir. Mersault en

prison (p. 113), au parloir (p. 114), sa condition de détenu (p. 119-125) : « Il y a des choses dont [...] les soirs dans les prisons » (p. 113-126).

Mots-clés : « Je l'ai trouvée très belle » (p. 116), « il fallait espérer », « envie de serrer son épaule », « envie de ce tissu fin et je ne savais pas très bien ce qu'il fallait espérer en dehors de lui », « on se mariera » (p. 117) : comment articuler le présent (Marie) et le futur (espoir, mariage) ? « Pensées d'homme libre » (p. 119), « pensées de prisonnier », « désir d'une femme » (p. 120), « j'ai appris à me souvenir », « Je me mettais quelquefois à penser à ma chambre » (p. 122), « Il y avait aussi le sommeil » (p. 123) : les effets de la détention. « L'histoire du Tchécoslovaque » (p. 124), « la lecture de mon fait divers » (p. 125) ; « ne l'avait pas reconnu quand il était entré », « l'avaient assassiné », « avait révélé sans le savoir l'identité du voyageur », « s'était pendue » (p. 124) : malentendu, la mère ne reconnaît plus son fils, pour elle il est devenu un étranger. Cet homme qui fait fortune et revient dans son village natal, est assassiné par sa mère qui ne l'a pas reconnu fait penser à Mersault.

II, III

Le procès se tient un an après l'emprisonnement ; les témoins défilent à la barre. Mersault au palais de justice (p. 127), les jurés (p. 129), le procureur (p. 131), l'interrogatoire (p. 134-136), les témoins (p. 136-148).

Lecture : « Je peux dire qu'au fond [...] sommeils innocents » (p. 127-149)

Mots-clés : « cela m'intéressait de voir un procès » (p. 128) : curiosité et détachement de Mersault ; « l'un d'entre eux », « d'être regardé par moi-même » (p. 132) : dédoublement ; « ridicule », « crime », « Cependant la différence n'est pas grande » (p. 129) : ce qui est attaqué ici, c'est le monde du procès : « juger un homme pour un autre » (p. 134) : la justice peut-elle prétendre à l'infailibilité ? Camus contexte le principe de l'infailibilité de la justice.

Mots clés : « c'était le hasard » (p. 136), « c'est un malheur » (p. 142), « le résultat d'un hasard » (p. 146), « c'était à cause du soleil » (p. 158) : c'est moins le procès d'un homme que le procès d'une innocence ; « détesté par tous ces gens-là » (p. 138), « j'ai compris que j'étais coupable » (p. 138-139) : pour la première fois, Mersault se sent détesté et coupable ; « un étranger pouvait proposer du café », « un fils devait le refuser » (p. 140) : quel est le rôle de Mersault? Celui d'étranger, de fils ? Voir l'histoire du Tchécoslovaque (p. 124) ; « accusé d'avoir enterré sa mère ou d'avoir tué un homme ? » (P. 148) : on ne sait pas quel est le chef d'accusation qui pèse sur Mersault ; « relation profonde » (p. 148) : enterrer une mère et tuer un Arabe, deux actes complémentaires ? : ici le texte suggère le caractère artificiel et arbitraire de la justice : le procureur voit comme liés deux actes qui sont en réalité profondément différents, l'enterrement d'une mère et le meurtre d'un homme.

II, IV

Le procureur présente l'accusé comme un homme qui a prémédité son geste ; Mersault est condamné à être guillotiné en public.

Lecture : « Même sur un banc [...] c'est alors qu'on m'a emmené » (p. 151-164).

Mots-clés : « entendre parler de soi », « plus de moi que de mon crime », « en dehors de moi », « sans mon intervention » (p. 151), « sans qu'on prenne mon avis » (p. 152), « se substituer à moi » (p. 159): Mersault se sent plus que jamais exclu du procès ; « prémédité », « psychologie » (p. 152), « fil d'événements », « acte irréfléchi » (p. 153): la thèse du procureur. « Ce qu'il [le procureur] disait était plausible » (p. 153) : la problématique du langage (et de la littérature) : apparence ou vérité ? « Je ne regrettais pas beaucoup mon acte » (p. 154), « je n'avais jamais pu regretter vraiment quelque chose », « pris par ce qui allait arriver » (p. 155) : le regret suppose l'existence d'un rapport avec le passé ; « mon âme », « je n'en avais pas », « rien d'humain », « principes moraux », « vide du cœur » (p. 155) : Mersault est dépeint comme un monstre moral. « Est coupable aussi du meurtre que cette cour devra juger demain » (p. 157) : Mersault coupable de crimes qu'il n'a pas commis ? ; « la tête de cet homme », « peines capitales » (p. 157) : Mersault condamné à être guillotiné.

Le refus de la peine de mort est sous-jacent dans *L'Étranger* (et dans *Le Mythe de Sisyphe*). Dès la Libération, Camus s'interroge sur le problème du châtement à appliquer aux complices des nazis.

En 1957 Camus publie *Réflexions sur la guillotine*.

Dans *L'Étranger*, en particulière dans les chapitres IV et V Camus met en évidence le thème de la peine de mort → est importante de croiser le texte de *L'Étranger* avec les réflexions sur la peine de mort, de 1957. Position de Camus : personne ne peut profiter du droit de tuer un homme en vertu d'une loi.

Critique de la peine de mort → peine de mort = légalisation du meurtre. Camus remet en question toute décision de justice. La justice est faillible. La justice repose sur le sentiment du relatif, personne n'est coupable absolument.

« Toute justice humaine a ses limites » (Camus, adresse au Garde des Sceaux en faveur de deux journalistes condamnés à mort pour collaboration, 5 décembre 1946). La position de Camus se fonde sur deux éléments :

- 1) Méfiance, devant tout appareil de justice, dégoût du sang ;
- 2) Adhésion au postulat selon lequel personne n'est tout à fait pur ;

La peine capitale ne doit pas être conçue comme une arme de défense sociale ou de combat idéologique. Son abolition est une question urgente.

Mots-clés : « j'aurais la tête tranchée sur une place publique au nom du peuple français » (p. 164) : le spectacle de la décapitation → Camus réfute l'argument de l'exemplarité de la peine de mort.

Cours 04/05/2020

On va conclure lecture critique de l'Étranger et on va passer à Daoud et son roman. On passe donc de l'Algérie colonisée à l'Algérie indépendante.

II, V

Dans sa cellule, Mersault ne pense qu'à sa mort prochaine (p. 165-174). L'aumônier lui rend visite, il se met en colère et l'insulte (175-184). Il refuse de manière catégorique son refus de Dieu : « je n'étais pas désespéré » (p. 177) « souhaiter une autre vie » (p. 181)

« Il n'y a pas d'autre vie possible pour un homme privé de Dieu – et tous les hommes le sont » (Camus, *Carnets*, juillet-octobre 1942).

Mersault retrouve son calme ; il souhaite alors qu'un grand nombre de spectateurs l'accueille avec des « cris de haine » (p. 186) le jour de son exécution afin d'apaiser sa solitude (p. 185-186).

Tout le chapitre insiste sur les angoisses physiques et morales du condamné à mort, sur le travail de son imagination et sur ses vaines espérances.

« Pour la troisième fois [...] avec des cris de haine » (p. 165-186)

Mots-clés : « échapper à la mécanique », « mécanisme implacable » (p. 165), « la mécanique me reprenait » (p. 166) : le texte invite à réfléchir sur les souffrances morales du condamné à mort. Il s'agit d'un thème traditionnel de la littérature contre la peine de mort.

Plus d'un siècle avant la publication de *L'Étranger*, Victor Hugo publie un roman contre la peine de mort : *Le Dernier Jour d'un Condamné* (1829) → Hugo et Camus convergent vers un même problème.

L'expérience carcérale de Mersault sous-entend l'idée du refus de la peine de mort.

Le roman hugolien est tout entier centré sur la douleur morale du condamné à mort et sur l'absurdité de sa situation. La référence au roman de Hugo est très importante parce qu'elle nous fait comprendre que la question de la peine de mort est une question ancienne, que le combat pour son abolition est un vieux combat es. Cesare Beccaria ou Condorcet. Le condamné à mort de Hugo décide d'écrire pour :

- 1) Raconter la « tempête », la « lutte », la « tragédie » qu'il y a en lui ;
- 2) Décrire les différentes formes que prend l'« idée fixe » de la mort qui le possède. Intéressant de lire à ce propos le début du texte de Hugo ;

- 3) Se dire à lui-même tout ce qu'il éprouve « de violent et d'inconnu » dans la situation où il se trouve ;
- 4) Faire le « procès-verbal de la pensée agonisante » ;
- 5) Faire réfléchir ceux qui condamnent « à cette lente succession de tortures que renferme la formule expéditive d'un arrêt de mort ».

De même, le propos de Camus dans ses *Réflexions sur la guillotine* est de sensibiliser le lecteur aux souffrances psychologiques du condamné à mort (peur, alternance d'espoir et de désespoir...).

« Lorsque nos juristes officiels parlent de faire mourir sans faire souffrir, ils ne savent pas ce dont ils parlent et, surtout, ils manquent d'imagination » (*Réflexions sur la guillotine*, 1957).

Les souffrances physiques sont également un thème implicite de ce dernier chapitre de *L'Étranger*.

Mots-clés : « bon fonctionnement de la machine » (p. 169), « beaucoup de précision » (p. 171): peut-on tuer sans faire souffrir le corps?

L'auteur des *Réflexions sur la guillotine* répond par un non sans appel : « Au lieu de nous vanter, avec la prétentieuse inconscience qui nous est propre, d'avoir inventé ce moyen rapide et humain de tuer les condamnés, il faudrait publier à des milliers d'exemplaires, et faire dans les écoles et les facultés, les témoignages et les rapports médicaux qui décrivent l'état du corps après l'exécution » (Camus, *Réflexions sur la guillotine*, 1957). Ce qui est intéressante est qu'il cite même une communication à l'académie de médecine. Tout cela peut durer des minutes, n'est pas immédiate.

Le condamné à mort n'est « plus un homme, mais une chose », il est « matière inerte, mais avec une conscience » (Camus, *Réflexions sur la guillotine*, 1957).

Il n'est donc pas surprenant que la conclusion du roman de *L'Étranger* soit placée sous le signe de la solitude :

Mots-clés : « pour que je me sente moins seul » (p. 186). La fin marque la rupture entre l'individu Mersault et la société.

Romantisme solitaire de Mersault ? Mersault héros lucide ?

05/05/2020

Kamel Daoud

Kamel Daoud (1970-) est un journaliste et écrivain algérien. Ici on examinera que son premier roman : *Meursault, contre-enquête* (2013). L'histoire de ce rom se situe après l'indépendance de l'Algérie.

Quelques points sur la colonisation française (1830-1954) :

L'Algérie, c'est la France (idée assimilationniste) ; en 1848 l'Algérie est rattachée au territoire français ; voir la Constitution républicaine du 4 novembre : « Le territoire de l'Algérie et des colonies est déclaré territoire français, et sera régi par des lois particulières jusqu'à ce qu'une loi spéciale les place sous le régime de la présente Constitution » (art. 109).

Après la Première Guerre mondiale les Algériens refusent de plus en plus l'idée assimilationniste : ils tendent vers la construction d'une identité politique arabo-islamique → Idée d'une Algérie algérienne (pensée nationaliste).

1954 : naissance du Front de libération national (FLN) et d'une lutte armée.

5 juillet 1962 : l'indépendance est déclarée.

1999 : l'expression « guerre d'Algérie » entre dans le lexique officiel.

La guerre d'Algérie commence à devenir un objet historiographique.

Quelques remarques à propos de la dimension linguistique et du rapport entre sujet et langue :

La politique coloniale est centrée sur l'inculcation de la langue française, La langue doit se concevoir comme un enjeu de pouvoir : posséder une langue ou être possédé par elle ?

Arabophone de formation, Kamel Daoud est un autodidacte en français → il entretient une relation ambivalente avec la langue française. La raison de cette ambivalence est simple : l'Algérie a conquis l'autonomie politique mais elle n'a pas d'autonomie linguistique.

Quelques observations sur la dimension éditoriale.

L'indépendance algérienne contribue au développement de la liberté de la presse, surtout à partir de 1990. L'écrivain algérien est en quête d'un espace littéraire autonome.

Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête*, Alger, Barzakh, 2013 : Barzakh est une maison d'édition littéraire créée à Alger en 2000 → K. Daoud atteste la naissance d'un espace éditorial national en Algérie. Mais l'écrivain algérien est à la recherche d'une reconnaissance plus large, plus internationale.

En 2014 Kamel Daoud publie *Mersault, contre-enquête* en France, aux éditions Actes Sud.

Il est un roman incomparable à L'Etranger et aussi les romanciers ne peuvent pas être comparés, mais la publication de ce roman en France signifie la volonté de l'écrivain algérien de passer d'écrivain francophone à écrivain français.

Conclusion : Kamel Daoud écrit en pays autrefois colonisé et publie en pays autrefois colonial.

Biographie.

Religion et construction de l'identité.

Années 1980 : engagement religieux, K. Daoud aurait voulu devenir imam.

Littérature/lecture et construction de l'identité : « J'ai été plongé dans le courant religieux qui était prédominant en Algérie. J'ai été islamiste pendant une partie de ma jeunesse. Ce qui m'a aidé, c'est de redécouvrir l'absurde, comme capital, comme dignité. Lire *Caligula*, par exemple, ça a été important dans ma vie » (Kamel Daoud, « Il faut être Algérien pour penser l'absurde comme Camus », *Mediapart*, avril 2014).

À 22 ans Daoud quitte l'islamisme et entre dans le journalisme, il écrit pour le journal francophone *Le Quotidien d'Oran*, qui a la structure d'une société par action, son tirage est de 120.000 exemplaires.

Les articles de Kamel Daoud mettent l'accent sur la critique du nationalisme et de la religion. L'auteur obtient une visibilité médiatique importante. Il ne faut pas oublier que l'expérience de Kamel Daoud journaliste s'inscrit dans les années de la violence islamiste (1990-2010).

1989 : naissance du FIS (Front Islamique du Salut).

Il s'agit d'une guerre civile qui tue 200.000 Algériens.

Daoud anti-islamiste → Daoud perçu comme un traître, il devient une icône de la liberté artistique et intellectuelle.

Caractère protéiforme de l'écrivain : expériences islamiste, journalistique, littéraire ; passage de la critique de l'Occident à la critique de l'Islam.

Une posture littéraire fondée sur le mimétisme.

Pourquoi écrire un roman parallèle à l'*Étranger* ? Pour répondre au colonialisme *métaphorique* qui caractérise le texte de Camus ? Pour résoudre le problème de la reconnaissance du sujet autrefois colonisé ? Règlement de comptes politique ? ce qui compte pour Daoud dans son roman et de proposer une lecture critique de l'*Etranger* et de révéler le rapport de force et de domination qui sont à l'œuvre dans ce roman. Camus ignore complètement sa victime → réparer cette injustice et restituer à l'Arabe l'identité dont il était privé. Ou bien pour revendiquer l'existence d'une littérature algérienne francophone ? Règlement de comptes littéraires ?

Cours 11-11-13 mai 2020

Mersault, contre-enquête

Le résumé du livre est simple :

Dans un bar d'Oran, Haroun rumine sa solitude ; il est le frère de l'Arabe tué par un certain Mersault dont le crime est relaté dans un célèbre roman du XX^{ème} siècle.

Soixante-dix ans après les faits, Haroun ne se résigne pas à laisser l'absent dans l'anonymat ; il redonne un nom et une histoire à Moussa.

Haroun revient sur le meurtre gratuit qu'il a commis lui-même, en 1962, au moment de l'Indépendance algérienne. Été 1962 : période d'anarchie qui favorise les règlements de comptes.

I L'indépendance algérienne est souvent évoquée dans le texte : voir p. 12, 14, 20, 21. Le 3 juillet 1962 l'Algérie est indépendante ; les forces militaires françaises quittent le territoire → 25 septembre 1962 : naissance de la République algérienne démocratique et populaire.

Le pays doit devenir une nation.

II-III « juste après l'indépendance » p. 33 ; « avant l'indépendance » p. 37 : il y a un avant et un après.

Quelques éléments pour une approche du roman.

Les questions qui se posent sont nombreuses :

- 1) La première question posée par le texte est la question de la langue : l'Algérie est, après la France, le deuxième pays francophone au monde. Tout se passe comme si le narrateur disait au lecteur : ma langue (le français), c'est la langue de l'autre. « J'ai appris à parler cette langue et à l'écrire » p. 11-12, « sa langue à lui » « une langue à moi » p. 12. Remplacement de la langue maternelle par une autre. « Arabes [...] des fantômes avec, pour toute langue, un son de flute » p. 13. « Une langue se boit et se parle, et un jour elle vous possède » (p. 17) : posséder la langue ou en être possédé. « Depuis des siècles, le colon étend sa fortune en donnant des noms à ce qu'il s'approprie et en les ôtant à ce qui le gêne » (p. 22-23) : le pouvoir de nommer. → L'Algérie a chassé le colonisateur mais elle n'a pas chassé la langue de la domination. Le bilinguisme dure jusqu'au début des années 1990. La prédominance de la langue arabe est aujourd'hui incontestée. C'est la langue de la religion musulmane, de l'Etat, de la majorité de la population. Mais la question linguistique se précise : c'est la langue littéraire qui est le vrai enjeu → Le narrateur fait souvent allusion à la langue de *L'Étranger* : « ses mots paraissent des pierres taillées par l'exactitude même », « sa façon d'écrire » (p.

- 12), « langue parfaite » (p. 14), « c'est l'un des livres les plus lus au monde » (p. 62) ; sur *L'Étranger* voir aussi p. 53, 74, 135, 140.
- 2) La deuxième question posée par le texte est celle de la réappropriation du passé : « Donc l'histoire de ce meurtre [...] que d'habitude » (p. 20) : réécriture du passé (du crime, du roman). Réécriture du passé comme recherche d'une vérité plus vraie : « je n'ai eu droit, longtemps, qu'à un seul conte faussement merveilleux » (p. 25), « Les versions changeaient » (p. 26), « une version plus vraie que les autres » (p. 28). « Deux inconnus avec deux histoires sur une plage sans fin. Laquelle est la plus vraie ? » (p. 153),
- 3) La troisième question qui se pose est celle du rapport au modèle : « Tout le monde [...] et cela sans fin » (p. 57) : la tombe vide de Moussa est remplie par les prières de M'ma et par la fausse histoire qu'elle invente → « Tout le monde [...] et cela sans fin » (p. 57) : en d'autres termes, l'écriture de Daoud remplit le vide laissé par l'écriture de Camus. « Récapitulons : on a là [...] un Vendredi ? Rien » (p. 58-59) : l'écriture de Daoud se nourrit de l'écriture de Camus → Référence constante à l'histoire de Mersault. « Reprenons. Il faut toujours [...] que je résume ainsi ton livre ? » : le livre de Camus résumé en une demi-page (p. 63). « *La maison était adossée* [...] » (p. 64) : le texte de Camus (I, VI, p. 81) est cité littéralement. « Le soleil était écrasant [...] » (p. 66) : citation presque littérale du texte de Camus (I, VI, p. 89) ; duplication de la scène du meurtre. « J'ai appuyé sur la détente [...] » (p. 85) : l'histoire de Haroun est l'histoire prolongée de Mersault. Briser l'équilibre des choses (p. 86) : allusion à *L'Étranger*, I, VI, p. 95. « Ce furent comme deux coups brefs frappés à la porte de la délivrance » (p. 95) : voir *L'Étranger*, I, VI, p. 95. « Notre condition absurde » (p. 34) : Camus n'est jamais nommé dans le texte mais le thème sur lequel repose son roman est clairement évoqué. Le terme « absurde » revient souvent dans les pages de Daoud : voir p. 16, 34, 46, 79, 115, 132.
- 4) La quatrième question qui se pose est celle de l'identité : être arabe. Dès l'indépendance, une volonté d'arabisation s'affirme → Volonté de réarabiser l'Algérie, de tourner la page coloniale française : « *Arabe*, je ne me suis [...] un "Arabe" et en meure » (p. 70-71) : l'identité comme produit du regard de l'autre.